



Zaha Hadid, Leeza Soho Tower, quartier financier de Lize, au sud-ouest de Pékin, 2017.

2015-2016, une révolution silencieuse

Par Frédéric Edelman

Le 31 mars 2016 disparaissait Zaha Hadid, interrompant une formidable carrière d'étoile filante de l'architecture, au moment où, bardée de prix, dont le Pritzker, elle atteignait le firmament. Née en 1950, sa carrière n'avait commencé qu'en 1993, avec la caserne de pompiers de Vitra en Allemagne, et avec le terminus de tramway Hœnheim à Strasbourg en 2000. Elle ne cessera de s'accélérer avec des réalisations de plus en plus importantes, comme la spectaculaire tour Leeza, à Beijing, dont la construction se poursuit, après son décès, sous la conduite de Patrik Schumacher et de ses associés de l'agence Zaha Hadid Architects (ZHA).

Elle était, avec des personnalités comme Frank Gehry, la « star » par excellence, donc agaçante pour beaucoup de ses confrères, d'une architecture désormais mondialisée. À cet égard, sa disparition marque le terme d'une évolution majeure : la construction s'est largement (au moins en apparence) émancipée des contingences structurelles, le dessin est désormais généré ou dépendant de l'informatique, ce que, de façon plus sophistiquée, Patrik Schumacher, son partenaire principal, théorise en 2016 sous le nom de *Parametricism 2.0*. Le style Hadid, élastique, aérodynamique, curviligne et gros consommateur de blanc, a suivi une trajectoire devenue classique, que l'on retrouve aussi chez Gehry : rejet par une majorité du public, suivi de fatalisme, de tolérance, enfin d'admiration. Un parcours qui donne à penser que l'habitude, plutôt que la conviction, joue un rôle majeur dans l'acceptation de l'architecture, à l'instar de la peinture et des arts plastiques

Des agences créatives aux firmes « corporate »

Regardé à la loupe, le bilan des années 2015-2016 correspond à une étape-clef dans l'histoire de la construction mondiale. Les grandes figures de la maîtrise d'œuvre apparues au lendemain de la Première Guerre mondiale se sont évanouies, la plupart

sans laisser de nom. Mies Van der Rohe a fini par devenir Goettsch Partners (GP), 14^e agence mondiale, très présente en Chine et dans les émirats. Autre modèle du genre, l'agence I. M. Pei est devenue Pei Cobb Freed & Partners. Seul de son espèce, mais c'est aussi le plus grand des Américains, Frank Lloyd Wright a laissé le soin de sa postérité à une fondation qui lui survit aujourd'hui.

À peu près toutes les autres grandes firmes mondiales sont passées de l'invention, voire de la théorisation d'un style, à des modèles standard, souvent qualifiés de «*corporate*» soit, pour Wikipedia : «*Corporate architecture is an architectonic discipline which focuses on designing and constructing buildings, spaces or environments with the aim of meeting the needs of a business community (a corporation)*».

Le phénomène est devenu mondial, parti des villes d'origine de l'architecture dite moderne, pour conquérir les villes chinoises et extrême-orientales. Aux États-Unis, Skidmore, Owings and Merrill (SOM), née en 1936 à Chicago, s'est bien implantée dans l'histoire contemporaine de l'architecture, alors même que ses fondateurs ont disparu depuis un bail. Gensler, fondée en 1965 à San Francisco, est désormais l'agence la plus productive de la planète, avec un effectif de 2 570 personnes. Au Japon, Nikken Sekkei, créée en 1900 à Osaka par 29 architectes, est devenue une entreprise caméléon de 2 400 personnes, capables d'emprunter tous les styles.

Loin derrière les États-Unis, le Canada ou l'Australie, vient la première agence britannique, selon les classements et les années : Foster and Partners, qui est aussi la plus admirée selon certaines enquêtes, est suivie par Zaha Hadid et par Rogers Stirk Harbour & Partners (RSHP), l'agence de Sir Richard Rogers. Premiers Allemands : Gerkan, Marg und Partner (GMP), très fortement implantés en Chine. Premiers Français : Valode et Pistre, suivis par Architecture Studio, puis Wilmotte & Associés. Dans les classements hexagonaux, réapparaissent des noms familiers comme Piano (RPBW), Nouvel (AJN), de Portzamparc, Starck ou Perrault (DPA). Ceux, en gros, qui ont ou flirtent avec le Pritzker Prize.

Aux États-Unis comme dans le reste du monde, l'apparition d'une nouvelle génération peut être mise en évidence à travers la liste des Pritzker et des «abeilles» qui tournent autour. On y trouve quelques suiveurs du Corbusier, d'autres de Mies, mais surtout des personnalités en rupture, pour la plupart, avec les dogmes et les écoles, souvent aussi avec les règles du jeu de la promotion.

Mais à dire vrai, la qualité architecturale a de moins en moins de place dans ces classements, au fur et à mesure que l'on se rapproche des premières places, au moins dans les listes internationales. Ils se fondent plutôt sur le chiffre d'affaires, l'importance des effectifs, ou encore le nombre de tours à leur actif. Avec pour conséquence des fluctuations relativement importantes selon les années, donc aussi selon les concours, les commandes et leur état d'avancement.

Est-ce à dire qu'il n'y a rien à tirer de ces enquêtes ? Une clef de lecture réside sans doute dans la dégradation progressive de la qualité des agences, lorsque les effectifs augmentent et que les partenaires d'origine se trouvent contraints de déléguer leurs responsabilités, voire la gestion même de leur entreprise. Au décès du ou des fondateurs, parfois de leur vivant, les agences tendent à s'orienter vers une production dite «*corporate*», peu susceptible d'effaroucher les clients privés, non plus que les commanditaires publics. Certaines de ces agences, par ailleurs, ont pu fonder leur réputation initiale sur une forme d'originalité, voire sur une théorie en rupture avec la production ordinairement acceptée, puis se placer en rupture avec leur réflexion initiale, empruntant à d'autres agences, plus jeunes, des modèles plus ou moins durablement «à la mode».

Du style international à l'internationalisation des styles

C'est ainsi que les architectes de l'agence américaine Kohn Pedersen Fox Associates (KPF), fondée en 1976 et spécialisée dans les tours, sans rien cacher par ailleurs de leur dimension « commerciale », se sont mis à emprunter par exemple des images de Hadid, de Pei, de Piano, parfois aussi des formes simples, ou au contraire tarabiscotées, aux traits épaissis pour souligner aux yeux des clients leur solidité, voire leur sécurité. Les années 2015-2016 marquent à cet égard un ancrage dans un style impersonnel que l'on peut qualifier aussi d'absence de style.

D'origine argentine, établi aux États-Unis, Cesar Pelli, puis son agence, après être passés par l'aventure postmoderne et s'être fait remarquer avec les 452 m des tours Petronas à Kuala Lumpur (Malaisie, 1998), alignent désormais les tours, comme la plus haute (326 m), en cours d'achèvement à San Francisco, dramatiquement massive, inélégante et agressive pour le *skyline* de la ville. Le même genre d'évolution aura pu s'observer avec Moshe Safdie, né à Haïfa, émigré au Canada, jadis auteur du très expressif musée Yad Vashem à Jérusalem (2005) avant de se lancer dans des propositions

aussi incongrues que spectaculaires, tels le complexe Marina Bay Sands à Singapour, trois tours coiffées d'une piscine (2011), puis, sur le même principe, les tours siamoises de Chaotianmen (348 m) à Chongqing. Le système est parfait, moins pour la qualité de l'urbanisme et de l'architecture que pour le portefeuille des agences.

Tous cependant n'y souscrivent pas, c'est même l'un des critères non avoués du Pritzker, comme le montre cette pléiade de maîtres d'œuvre à peu près contemporains, tous conscients du risque que courent leurs agences et inquiets pour leur postérité: Piano (né en 1937), Rogers (1933), Foster (1935), Siza (1933), Gehry (1929), Nouvel (1945), Herzog et de Meuron (l'un et l'autre nés en 1950), Koolhaas (1944), Zumthor (1943), Ito (1941), Murcutt (1936)... Cependant, à l'exception du dernier, farouchement attaché à son Australie natale, tous ont à leur tour été conduits à se tourner vers l'étranger, c'est même l'un des effets notables du prix de la famille Pritzker. Et l'étranger, c'est aujourd'hui aussi la Chine, les pays pétroliers arabes, ceux de l'ex-URSS, et cet univers spécifique des pays occidentaux où les concours internationaux forment une sorte de bulle assez largement déconnectée de l'ordinaire des pratiques nationales.

Le temps de l'architecture et plus encore des villes ne se plie pas volontiers aux impératifs des calendriers. La plupart des réalisations suivent les rythmes de la politique ou de l'économie. Parfois dix années de plus que les objectifs initialement fixés, sans vraiment que leur conception corresponde à un moment clairement identifiable de la conception architecturale. Ce fut le cas à Paris pour la Cité de la musique de Portzamparc (conçue en 1984, inaugurée en 1995), ou à Hambourg pour l'ElbPhilharmonie de Herzog & de Meuron, conçue en 2003, inaugurée en janvier 2017. Malgré tout, durant la période couvrant les années 2015 et 2016 – un peu avant, un peu après –, nombreux auront été les projets qui se sont achevés et ont ouvert leurs portes. Encore parle-t-on ici d'architecture de haut vol, troublée certes par des questions de mauvaise construction ou d'explosion des budgets, mais incontestable sur les objets finis. On peut leur opposer la tour One World Trade Center à New York (2014), où il a davantage été question de sécurité que d'art. David Childs, l'un des patrons de SOM, est parvenu à liquider Daniel Libeskind, lauréat du concours initial, pour imposer Skidmore, Owings & Merrill avec ce projet sans âme (curieusement, il s'est trouvé un architecte, Jeehoon Park, pour accuser la firme de plagiat et la traîner en justice).

Deux ans plus tard, l'Hispano-Suisse Santiago Calatrava Valls a achevé sur le même site la nouvelle station du métro et du PATH (Port Authority Trans-Hudson), dotée, en guise de parapluie, du plus grand squelette de dinosaure – signature du Suisse – qu'ait jamais engendré le Mésozoïque. Ouverte en mars 2016, elle a fait disjoncter la plupart des commentateurs, effarés par le prix de cette gare, « la plus chère du monde » (4 milliards de dollars), la plus lente à émerger, douze ans – ce qui fait remonter les premières esquisses à 2004, soit à l'époque du viaduc de Millau dessiné par Norman Foster avec Michel Virlogeux. Car ce qui est le plus déconcertant dans cette œuvre de Calatrava, c'est son caractère daté, son héroïsme très xx^e siècle, comme s'il s'agissait du dernier monument d'une époque révolue, bref plus un fossile qu'un animal de rêve. Tout cela a des conséquences sur la perception de l'architecture par le public comme par la critique qui, majoritairement, voyage peu et s'en tient trop souvent aux informations transmises par la photo, en récusant d'emblée la plupart des grandes firmes, dont les noms sont volontiers remplacés par leurs sigles ou leurs acronymes. Ainsi finit-on par oublier leur existence. Penser que le Pritzker Prize représente un certificat de perfection est une erreur, tant le prix est « tenu » par ses origines universitaires. Alors que, dans l'ombre des grandes firmes, végètent souvent de petits jeunes fort doués.

Les modèles de l'Architectural Association

De fait, si l'on se rend en Chine, à Beijing ou à Shanghai, la rhétorique moderne des années Calatrava, qui est peut-être aussi celle de Paul Andreu pour le Grand Théâtre national sur l'avenue Chang'an (2007) à Pékin, s'est essoufflée, peu à peu remplacée par l'imagerie des nouvelles « écoles » d'architecture, dont l'Architectural Association à Londres s'est imposée comme leader. Rem Koolhaas, avec Ole Scheeren, a trouvé en Chine l'opportunité du plus vaste de ses chantiers, la tour de la China Central Television (CCTV), achevée en 2012. Herzog et de Meuron qui, sans être passés par l'AA, ont réalisé à Londres le premier de leurs chefs-d'œuvre, la Tate Modern, à l'entrée du 3^e millénaire, ont achevé le stade olympique de Beijing en 2008, hymne à la construction métallique aussi puissant que la tour Eiffel, pour revenir en 2016 avec l'extension de la Tate. Au tournant de 2015, Steven Holl, lui aussi passé par l'Architectural Association, a fini par établir la moitié de son agence en Chine. Les 750 appartements du gigantesque mikado constructif qu'est le Linked Hybrid (220 000 m²), achevé en 2009 près de la porte



Santiago Calatrava, l'Oculus, nouvelle gare du World Trade Center (Port Authority Trans-Hudson) à New York, 2016.
Photographie Hufton + Crow.

Andingmen à Pékin, représentent une forme d'aboutissement dans le gigantisme, de paroxysme dans la saga des gratte-ciel dits horizontaux, avant un reflux en 2015 sur les marchés tant chinois qu'occidentaux. Holl a pu y expérimenter l'usage de la géothermie pour l'ensemble de l'édifice, se rapprochant à sa manière de la philosophie du Global Award for Sustainable Architecture, créé à Paris en 2007 par la fondation Locus et la Cité de l'architecture & du patrimoine.

Quant à Zaha Hadid, épiphénomène de l'AA, où elle fut cornaquée par Rem Koolhaas, elle aura imposé sa griffe dans toute la Chine : l'Opéra de Canton, l'immense Galaxy Soho à Pékin (330 000 m² de bureaux et commerces), commandité par Zhang Xin et Pan Shiyi (les deux pilotes du groupe de promotion Soho). Et, en 2017, l'agence achève la première de ses tours dont on puisse prévoir une magistrale réussite, la Leeza Soho Tower, dotée du « plus grand atrium du monde », dans le nouveau quartier financier de Lize, au sud-ouest de Pékin, près du 3^e périphérique. C'est l'un des trente projets en cours qu'aura laissés l'architecte anglo-irakienne à l'heure de sa mort.

Les sites chinois sont en majorité des cités existantes, cruellement déblayées de la plupart des traces du passé, mais conservant, dans leurs directions, l'orientation des tracés urbains. Si quelques groupes comme Soho font appel aux stars du métier, les grosses agences, principalement américaines, restent les acteurs les plus visibles de cette mutation, même à Shanghai, surtout sur les rives du quartier de Pudong. Progressivement, le *skyline* de la ville s'est modifié pour se déplacer du Bund à l'autre rive du Huangpu, avec plusieurs tours de très grande hauteur : Jin Mao (420,50 m, 1998) de SOM, Shanghai World Financial Center (492 m, 2008) de KPF, Shanghai Tower (632 m, 2015) du tout-puissant groupe Gensler. Trois tours, trois firmes américaines, même si elles auront dû s'associer à d'importants instituts de conception et de construction chinois.

Les superlatifs valent aussi abondamment du côté du Golfe. Avec une différence contextuelle majeure. Dans la péninsule arabe, la nudité du paysage, les sables et les terres reprises à la mer sont aujourd'hui les sites de villes prodigieusement artificielles, où les tours, devenues un mode de construction ordinaire, ont constitué, un peu comme à New York mais sans son tracé urbain rectiligne, un paysage de qualité moyenne, destiné à être « vu de loin ». Ainsi sont apparus les édifices-records comme la Burj Khalifa (Dubai, 829 m, 2009), à peine achevée



Philip Yuan (Archi-Union Architects), la galerie Chi She, quartier de Xuhui à Shanghai, 2016.



MAD, Opéra de Harbin, Heilongjiang, 2015.

déjà concurrencée par une tour à Changsha (Hunan, Chine), censée atteindre sans trop de grâce les 838 m. Dès 2016, il a donc été décidé de remettre les gaz à Abou Dhabi, avec pour architecte Calatrava, tandis que l'Arabie saoudite a lancé à Jeddah un projet d'un kilomètre de haut, baptisé Kingdom Tower.

Cette véritable obsession phallique serait cependant compensée par un nombre égal de projets culturels, tout aussi coûteux, et qui, comme ces villes apparues *ex-nihilo*, devront à terme trouver des solutions de remplacement à la manne pétrolière. À Abou Dhabi, capitale des Émirats arabes unis, les musées, signés Zaha Hadid (Performing Arts Centre), Tadao Ando (musée de la Mer), Frank Gehry (musée Guggenheim), Norman Foster (musée national Zayed) ou Jean Nouvel (Louvre), seraient alors prêts à prendre le relais pour tenter de faire venir les touristes du monde entier. Le processus est similaire à Doha (Qatar), avec les mêmes architectes ou leurs cousins germains.

Disparitions, mutations

Si le décès de Zaha Hadid a provoqué une vive émotion dans le monde entier, parce que sa manière de penser les formes architecturales commençait seulement à faire école, d'autres disparitions ont marqué les années 2014 à 2016, renvoyant à une époque révolue où ont coexisté des pensées formelles et techniques radicalement opposées. La mort de Frei Otto, concepteur du toit du Stade olympique de Munich (1972), pionnier des structures tendues, des voiles et des toiles en tensions, est arrivée à l'inverse alors que ce type de propositions paraît à bout de souffle. Il est à cet égard significatif que le Pritzker l'ait récompensé au même moment, à titre posthume.

Une autre tendance qui faillit faire école, le postmodernisme, riche en colonnes, chapiteaux et frontons, parfois ironique, parfois comique, a vu disparaître deux de ses plus éminents représentants : l'Autrichien Hans Hollein (Pritzker en 1985, mort en 2014), et le très pittoresque Michael Graves, né dans l'Amérique profonde, au sud de Chicago, devenu plus tard l'un des suppôts de l'univers Disney. Comme Hollein, Graves avait été l'un des maîtres d'œuvre de la première Biennale d'architecture de Venise, en 1980, imaginée par Paolo Portoghesi, d'où sont sorties un nombre impressionnant de célébrités contemporaines : Robert Venturi (92 ans), Charles Moore (mort en 1993), Robert Stern (78 ans), James Stirling (mort en 1992), Frank Gehry (88 ans), Philip Johnson (mort en 2005), Ricardo Bofill (77 ans),

Léon Krier (71 ans), Aldo Rossi (mort en 1997), Christian de Portzamparc (73 ans), Arata Isozaki (86 ans)... mais aussi Rem Koolhaas (72 ans).

Notons plutôt les absents : Alvaro Siza (84 ans), Richard Meier (82 ans), Henri Ciriani (80 ans) et les néomodernes ; Archigram, donc la lignée Renzo Piano (80 ans), Richard Rogers (84 ans), Norman Foster (82 ans)... Toute une génération se dessine aujourd'hui, avec ses caciques et ses cadets.

En France, la disparition de Claude Parent en 2016, quelques années après l'exposition que lui a consacrée la Cité de l'architecture & du patrimoine, a révélé la vivacité d'une autre branche de cette généalogie constructive, narcissiquement présentée comme victime d'une infortune critique. Selon la nouvelle vulgate ainsi constituée, ce concepteur singulier et fantaisiste de l'architecture oblique, pédagogue et inspirateur de toute une génération, aurait permis l'avènement d'un Jean Nouvel, à la fois héros et martyr des médias. À l'échelle locale de chaque nation, cette période est sans doute celle d'une mutation, après le temps des remords des années 1980. En précurseur institutionnel, le Pavillon de l'Arsenal avait tenté, en 2011, l'analyse de cette fierté réaffirmée à l'occasion de l'exposition « Architectures 80. Une chronologie métropolitaine » (commissaires Lionel Engrand et Soline Nivet). Appartiennent désormais à ce passé presque lointain les frasques historicistes, les post- et les néomodernes, les délires et les patchworks urbains... Dans la plupart des pays, les nouvelles générations sorties des écoles font preuve d'une maîtrise telle de leur métier que la critique en devient presque inutile, qu'elle soit négative ou positive. Sans doute nous retrouvons-nous dans une période un peu similaire au temps de Haussmann, où tout se ressemblait, sauf aux yeux des maîtres d'œuvre qui faisaient chanter d'infimes variations stylistiques.

Du coup, il faut chercher souvent loin les signes de mutations profondes. Et la Chine, à côté de ses choix urbains mégalos et de sa tendresse pour les modèles *corporate*, autorise une lecture relativement simple de ce passage dans le temps. Le Pritzker attribué en 2012 à Wang Shu et son épouse Lu Wenyu, au sein de l'agence Amateur Architecture Studio, basée à Hangzhou, est le signe le plus clair de cette évolution, voire de cette révolution. Elle est représentée par un nombre d'agences de plus en plus important. Parmi les pionnières, l'Atelier Deshaus (Liu Yichun et Chen Yifeng), dont la dernière réalisation publiée est le Long Museum (2014), dans le quartier culturel du West Bund,



RCR, musée Soulagès à Rodez, Aveyron, 2016.

à Shanghai, structure industrielle transformée selon des principes inhabituels sous nos latitudes. Liu Jiakun, basé à Chengdu (Sichuan), se partage entre des commandes intelligemment *corporate*, des projets plus urbains, et des interventions sur des bâtiments industriels parfois de grande ampleur, voués à des projets culturels. Zhu Pei (Beijing) achève actuellement un musée de la Porcelaine impériale à Jingdezhen (Jiangxi). Li Xiaodong (Prix Aga Khan d'architecture 2010), ou encore Philip Yuan (Archi-Union Architects), un as de l'informatique pour les détails de ses projets, apportent enfin des solutions très élaborées à la question de la confrontation de l'ancien et du présent. Le résultat peut être d'une grande poésie, comme on le voit à la galerie Chi She, dans le quartier de Xuhui à Shanghai (2016).

Enfin l'agence MAD, avec son chef de file Ma Yansong, ses associés Dang Qun et Yosuke Hayano, est parvenue à conquérir le monde, pas seulement avec sa production, comme les deux tours Absolute, surnommées Marilyn, à Toronto (Canada), ou comme le récent Opéra de Harbin (Heilongjiang, 2015), mais aussi par son grand talent de communication. Ma a achevé sa formation chez Zaha Hadid et a travaillé sur l'Opéra de Guangzhou. Ses dessins s'en ressentent au point que beaucoup s'y méprennent. Eu égard à la postérité de la critique, il serait peut-être prudent de ne pas voir en MAD le *ne plus ultra* des avant-gardes, mais plutôt une sorte de *remake* du passé.

Le retour du symbolique

Plus près de nous, en Europe, que signalent ces deux années 2015 et 2016 ? Plusieurs œuvres ont provoqué l'étonnement. En France même, il y a eu, dès 2014, le très remarquable musée Soulagès à Rodez, par les Catalans Rafael Aranda, Carme Pigem et Ramon Vilalta, réunis sous l'acronyme RCR. Il n'a pas fallu attendre longtemps pour que cet atelier basé à Olot reçoive le Pritzker Prize, en mars 2017. Deux réalisations inspirées, liées à la mémoire, ont également fait la une de la presse architecturale. L'Anneau de la mémoire, Mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette (Ablain-Saint-Nazaire, Pas-de-Calais), de Philippe Prost, est venu honorer les 580 000 soldats de toutes nationalités tombés pendant la Grande Guerre. Autres morts, autre guerre, autre mémoire blessée, celle du camp de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales). Enfant terrible et surdoué, c'est Rudy Ricciotti qui a construit ce mémorial à fleur de sol, éprouvant et émouvant. L'année 2015 aura été l'occasion de mesurer le renouveau symbolique qui inspire la construction en Europe. En Pologne, la Philharmonie de Szczecin, dessinée par les Catalans



Rudy Ricciotti, musée-mémorial du camp de Rivesaltes, Pyrénées-Orientales, 2016.



Barozzi/Veiga, Philharmonie de Szczecin, Pologne, 2015.

Philippe Prost, l'Anneau de la mémoire, Mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette, Pas-de-Calais, 2014.





MVRDV, le Markthal de Rotterdam, 2015.

Fabrizio Barozzi et Alberto Veiga, a ému le jury européen du prix Mies Van der Rohe, qui lui a donné son prix 2015. La façade blanche et translucide de l'édifice, sa découpe acérée entre gothique et profil d'usine a fait renaître un monument clé détruit pendant la Seconde Guerre mondiale, attendu par les 800 000 habitants de cette ville proche de la Baltique. Quelques mois plus tard, c'est au tour de l'Estonie d'attirer l'attention, avec un musée national, à Tartu (100 000 habitants), dessiné par l'agence parisienne DGT (Dan Dorell, Lina Ghotmeh, Tsuyoshi Tane, venus de chez Nouvel, réduite ensuite à Lina Ghotmeh). L'architecture de l'agence Ghotmeh est assez éclectique. Celle du musée de Tartu se rapproche de celle des meilleurs travaux de Nouvel, collant au sol puis s'envolant, travaillée par la lumière naturelle comme artificielle, posée là sans chichis, comme un aéroport.

Le Markthal de Rotterdam, bâtiment en forme d'arche imaginé par Jacob van Rijs et Nathalie de Vries, fondateurs, avec Winy Maas, de MVRDV, organise de multiples fonctions autour d'un marché alimentaire central et, en sous-sol, un centre commercial. L'aspect général est un peu lourd et rebutant. Les couleurs, sur la face interne de l'arche, sont au contraire toniques et réjouissantes, le croisement de tous ces adjectifs étant ici une juste définition d'une architecture hésitante. Il est vrai que nous sommes à Rotterdam, qui est aussi la ville de Koolhaas et de l'OMA. Or voici qu'en 2016, la pensée magique de l'architecture a basculé pour laisser place à une pensée inquiète. La Biennale de Venise, principal pôle international des mondes de l'architecture et de ses écoles, s'est donné comme président le Chilien Alejandro Aravena, lauréat la même année du Pritzker. On dit de lui (*L'Express*) qu'il « révolutionne la discipline en plaçant les enjeux sociaux et écologiques au cœur de ses réalisations, dans son pays, aux États-Unis ou en Chine ». Cela dit, le jeune Pritzker n'était pas un inconnu, puisqu'il était membre du jury du prix depuis 2009 et jusqu'à celui de 2015, qui choisit Frei Otto...

Entre les élus du Pritzker, ceux appelés à enseigner à l'AA (Londres), à Harvard (Cambridge) ou, à un moindre degré, à Columbia (New York), ceux repérés à Venise, ou encore ceux invités à construire le rituel pavillon de la Serpentine Gallery à Londres, se crée une oligarchie mouvante, plutôt assez ouverte mais qui truste la hiérarchie universitaire et donc la pensée, au même titre que les grandes agences parviennent à se partager la commande. Il y a aussi des ponts, comme le relevait l'hebdomadaire français *Télérama* à propos du Pritzker chilien: « Gueule à la George Clooney,

cheveu en pétard, l'architecte chilien Alejandro Aravena s'est fait connaître en construisant des demi-maisons pour les pauvres tout en gagnant sa vie avec les géants du pétrole.»

En théorie, le prix fondé par la famille Pritzker à Chicago, propriétaire de la chaîne d'hôtels Hyatt, suscite assez de commandes pour détourner les lauréats des chantiers purement alimentaires. Cela marche particulièrement bien au Japon, où Ryūe Nishizawa & Kazuyo Sejima (SANAA), Toyo Ito, Shigeru Ban, Tadao Ando et Fumihiko Maki continuent de tracer leur chemin exigeant, tout autant d'ailleurs que des personnalités ayant échappé au prix, tel, jusqu'à nouvel ordre, le très prolifique Kengo Kuma.

Persévérances

Une situation similaire à celle de l'Europe. À côté de Portzamparc, Nouvel, Piano ou Siza, quelques favoris du peloton montrent d'année en année leurs capacités d'optimisme : Dominique Perrault (EPFL à Lausanne), Rudy Ricciotti, Marc Mimram, Doriana et Massimiliano Fuksas (La Nuvola à Rome), poursuivent à marche forcée leur quête d'exemplarité. Au Nord, les transfuges de chez Koolhaas tiennent toujours la corde. MVRDV (Winy Maas, Jacob van Rijs and Nathalie de Vries) construit un peu partout dans le monde, en Chine, en France, au Japon, en Espagne, des projets tous radicalement différents, sans la moindre marque de fabrique. Dans le même temps, Bjarke Ingels (BIG), à défaut de mettre en chantier son projet pour le World Trade Center Tower 2, toujours en attente, a construit à New York un très inhabituel immeuble résidentiel de profil triangulaire sur la 57^e rue (West).

Ces années-là, l'Afrique est réapparue sur l'échiquier international avec Francis Kéré, auteur de l'orphelinat Noomdo, à Koudougou (Burkina Faso), avant d'être choisi pour le pavillon de la Serpentine Gallery en 2017. Quant à David Adjaye, né à Dar Es Salam en Tanzanie, naturalisé anglais, il a signé en 2016 le tout nouveau Musée national de l'histoire et de la culture afro-américaines sur le National Mall à Washington.

Et toujours dans le peloton, Diller Scofidio + Renfro ont livré un très bel édifice, hoquetant et brillant : le Roy and Diana Vagelos Education Center, au centre universitaire médical de Columbia à New York. Snøhetta (Craig Dykers, Kjetil Trædal), agence danoise apparue avec la Bibliotheca alexandrina en Égypte en 2002, est devenue omniprésente. En 2016, elle a livré, avec Scape architecture, Lascaux IV, Centre international de l'art pariétal à Montignac,

en France, tandis qu'elle remportait la consultation pour le nouvel immeuble du journal *Le Monde* à Paris. Aux États-Unis, elle a inauguré l'extension du San Francisco Museum of Modern Art, en rupture totale avec l'édifice original de Mario Botta, du coup terriblement démodé.

À Chicago, Jeanne (prononcez Djini) Gang semble s'être accordée une pause en 2015-2016, pour mieux réfléchir sur le concours de la tour Montparnasse, qui l'opposait à un groupe de maîtres d'œuvre français, réunis au sein de la Nouvelle Agence pour l'opération Maine-Montparnasse (Nouvelle AOM) : Franklin Azzi, Frédéric Chartier, Pascale Dalix, Mathurin Hardel et Cyrille Le Bihan. C'est cette dernière qui, *in fine*, l'aura emporté.

Quant aux Français de la génération précédente, ceux réunis à l'Institut français d'architecture en 1990 au nombre de quarante et âgés de moins de quarante ans, ils continuent, un quart de siècle plus tard, à constituer le socle visible de la production française, ce qui n'empêche pas une bonne moitié d'entre eux de manger de la vache enragée. Ainsi Jean-Marc Ibos et Myrto Vitart, anciens surdoués de l'agence Nouvel, ont achevé en 2015 une grande double barre de 185 logements à Boulogne-Billancourt, façon Jean Dubuisson des années soixante, avec la même raideur élégante et la même exigence formelle. Vu le quartier, en face de l'île Seguin, on ne risque pas vraiment de voir les poubelles s'enflammer. Ils ont obtenu en 2016 un Grand Prix national, qui récompense sans doute avant tout leur transformation du musée des Beaux-Arts de Lille (1997). Quant au projet de Boulogne, geste « rétro » s'il en est, il risque de laisser croire que l'architecture serait la seule profession qui se refuse à tirer les leçons du passé.

Le grand public, traumatisé par le formalisme des barres et des villes de la Reconstruction puis des fameuses Trente Glorieuses, reste toujours à l'écart de la culture urbaine et architecturale contemporaine. Sans aller au-delà de son ressentiment, il continue de nourrir la plus grande méfiance à l'égard des signes qui lui rappellent ce passé, quelle que soit l'agilité des maîtres d'œuvre qui les ont tracés.



**Snøhetta + Duncan Lewis Scape architecture,
Lascaux IV, Centre international d'art
pariétal à Montignac, Dordogne, 2016.**